

Chassez le naturel, il revient au galop !

Addis Abeba, 16 avril 2020. – C'étaient deux petites femmes, plutôt fluettes, qui marchaient à petits pas en direction du centre de la ville. Je les ai vues de loin, anodines parmi les passants. Elles allaient, ployant sous un volumineux fardeau qui avait de quoi intriguer un Blanc. Car c'était deux piles de *koubett*, c'est-à-dire, au sens propre, des galettes de merde, faites de bouse de vache. On l'a compris, c'est de la merde noble, qui, séchée, servira de combustible, précieux en ce temps de la Semaine sainte, en vue des repas qui suivent le long jeûne pascal.

Confectionner ces galettes est une tâche tout naturellement réservée à la femme au foyer. Tout d'abord, un homme aura déposé le fécal matériau sur un bout de prairie sèche, et une servante l'aura manié délicatement de manière à lui donner la forme d'une épaisse galette, après y avoir incorporé des brins de paille. Ensuite, du bout des doigts, elle aura formé de petits creux propres à favoriser le séchage, puis la combustion. Enfin, le temps que le soleil achève l'ouvrage, et les galettes auront été chargées sur le dos de ces si sveltes femmes d'Ethiopie.

Il n'y en avait plus qu'une, maintenant proche. Le temps de cette réflexion, et je n'avais pas vu disparaître sa collègue. L'humble femme porte-faix s'en allait vendre ainsi aux citadines le produit d'un travail ancestral toujours aussi prisé en ce pays où l'on vit encore en harmonie avec la nature. À la vue de cette femme venue du fond des temps, une idée avait surgi. Le temps de la dépasser en l'entendant murmurer des paroles dont j'imaginai le sens, je me retournai pour mettre dans sa main, plié en quatre, un billet de cinquante birr. Sa stupéfaction, sans doute, et sa joie. Pour moi ce n'était quasiment rien du tout, pour elle presque la valeur de sa charge. Et je m'en fus, en continuant à garder la distance tant recommandée en ces temps étranges, qu'on dirait de science-fiction.

Acharnées à s'extraire de la condition des femmes les plus démunies à l'ère des smartphones qui changent tout, pensent-elles, les courreuses d'Ethiopie viennent quasiment toutes de la campagne. Ainsi, cette Fantou, timide fille oromo, de la principale ethnie de ce pays, et dont un cousin m'approvisionne en ail le plus naturel qui soit. Je l'ai peu à peu adoptée, après qu'elle eut vu mourir son père, puis sa mère, elle-même condamnée à la plus humble des conditions, celle de servante, taillable et corvéable à merci. Si touchante Fantou quand un jour elle avait osé me demander : «*Est-ce que je pourrais vivre avec vous ?*» En anglais, écrit par quelqu'un sur un bout de papier. Aujourd'hui surtout étudiante, quand je l'entends s'en aller courir, dans le froid de la fin de la nuit, je songe aux innombrables paysannes courageuses de ce pays de 115 millions d'habitants.

A celles, par exemple, qui montent le matin tout là-haut vers la forêt se préparer d'impressionnantes fagots de bois, et puis en revenir courbées sous l'accablante charge. «*Je les entendis le matin dès qu'il fait jour*, m'avait dit mon professeur d'amharique. *Elles passent devant chez moi, une trentaine, et elles chantent...*» Quand on les croise ensuite, courbées, les mains devant leur poitrine brinquebalante, accrochées à leur charge, une bouteille d'eau vide qui pend à leur côté, ces filles et ces femmes ont les traits tirés, le regard éteint, avec parfois comme un rictus à la Zatopek... On dirait le visage de coureuses en plein effort, dans la dernière ligne droite! Comme Dérartou Toulou, Tirounesh Dibaba ou Mésérett Défar...

Très tôt le matin, Fantou s'en va donc rejoindre ses copines oromo, fort loin aux marges de la ville. Et parfois elle court seule, tout près d'ici, sur la vaste esplanade Jan Méda, dotée d'un parcours de 2 km en terre battue. L'autre jour, elle est revenue en disant : «*On a fermé Jan Méda...*» Le virus, encore lui. Déjà qu'elle n'allait plus courir avec ses copines, car il fallait trop longtemps faire la queue vers les minibus, désormais accessibles à cinq voyageurs, et prix doublés.

Sur les hauts de la vaste ville, non loin d'ici, sous les eucalyptus il y a beaucoup de coureurs, paraît-il, et même des joggers et de simples marcheurs. Et parfois une surprise de taille: «*Ce matin, j'ai vu deux hyènes*, me dira-t-elle ensuite. *L'une dormait; en courant je l'ai réveillée, elle s'est enfuie. Ce qu'elles puent...*» Chaque nuit on entend leurs cris drôlement mélodieux quand elles sont à leur œuvre d'éboueurs, les plus naturels qui soient. Ainsi, quand on ferme les stades les coureurs retournent spontanément à la nature, celle de leur origine. Kénénisa Békélé, par exemple, qui courait parfois à Jan Méda, Fantou l'y avait vu. Ma foi, Kénénisa ou Ghébrésélassié, tout comme les sœurs Dibaba et Dérartou Toulou, ils viennent tous de la nature la plus âpre, celle de Bekoji et du pays Arsi, régions de la plus stricte frugalité.

Coureurs africains redoutables et donc refusés

La frugalité de certains coureurs de fond ne date pas d'hier. Il y a là-dessus un texte d'Henry de Monfreid qui mérite attention. «*Au temps où j'habitais le Tchercher, écrit-il, j'ai souvent envoyé des courriers porter des lettres à Diré-Daoua. C'est une course de 80 kilomètres à travers la montagne et dans les plaines brûlantes. L'homme partait le matin, tenant sa lettre dans un bâton fendu, et il revenait le lendemain soir avec la réponse. Il avait fait 160 kilomètres en 36 heures. La première fois, je restai stupéfait, m'attendant à voir cet homme expirer, comme le coureur de Marathon, mais quelle ne fut pas ma surprise, une heure après, de le voir prendre part à des danses sans manifester la moindre fatigue. Je me demande ce que pourraient faire ces hommes s'ils allaient jusqu'à la limite de leur force? Le plus étonnant c'est qu'ils accomplissent ces tours de force sans autre nourriture qu'une poignée de grains et des tiges de sorgo arrachées au passage, qu'ils mâchonnent tout en courant.*» (1)

Cela me fait penser à ce qui s'est produit dans nos pays de bien nourris : la course à pied, c'était dans un stade, pour des sprints ou des tours de piste. La route ? Tout au plus réservée à la course de marathon. Dans ma jeunesse j'avais eu trois seules occasions de compétition. En 1951, 3-4 km sur la route traversant

mon village natal ; puis au temps du lycée, sur la même distance, par les chemins des vignes et des amandiers ; enfin, en 1955, à travers la forêt d'une course d'orientation. Si j'ai tant tardé à pratiquer la course à pied, c'est que longtemps, trop longtemps, ... hors du stade point de salut. C'était à peu près ça. Et moi, tourner en rond dans un stade, pouah, rien de moins naturel que pareille contrainte. Mon premier vrai entraînement, ce sera le 3 avril 1963 par un chemin du vaste jardin fruitier de la plaine du Rhône, où je suis né. A l'automne suivant, j'étais traducteur à l'Ecole fédérale de sport de Macolin, en bordure de forêts et de pâturages du Jura suisse. Accueilli par la nature, elle, toujours elle, « *qui t'invite et qui t'aime* » (Lamartine), quelles belles heures j'y ai vécues ! En septembre 1965, je réalisai un vieux rêve, courir le marathon. Ce fut lors d'un championnat national, à Sierre, les 42.2 km au fil d'un chemin de campagne, d'ornières et de gravier, au bord du Rhône. Sous un ciel de plomb et dans l'atmosphère étouffante qui annonçait un gros orage. Lequel éclata dix minutes après que j'eus terminé, en 3 h 20 et des poussières. Vous auriez vu déguerpir ensuite chronométreurs et juges-arbitres !... Et tant pis pour les derniers rastaquouères arrivés sous un déluge, et qui ne surent jamais leur chrono !

Dans nos pays de richesse et donc de superflu, longtemps on réussit à faire croire au bon peuple qu'il fallait des stades et des pistes en matériau synthétique pour que les coureurs réalisent des performances propres à faire monter dans le ciel le drapeau national. C'est ainsi qu'il y a trente ans la Suisse, par exemple, disposait déjà de soixante-quinze (!) pistes dites synthétiques. À quel prix ? Quelles ponctions dans les deniers publics ? Curieusement, depuis lors un peu partout les performances des pistards blancs n'ont cessé de baisser, jusqu'à revenir au niveau des années 60. C'était lorsqu'un Ethiopien, courant pieds nus, eut remporté le marathon des Jeux de Rome. Abébé Bikila, coureur le plus naturel qui fût, avait montré la voie. Mais qui le comprit ? Vingt ans plus tard, à Madrid, quand l'équipe éthiopienne, nouvelle venue, domina outrageusement les championnats mondiaux de cross-country, les jeux étaient faits. Désormais, les coureurs blancs, peu à peu dépassés, pouvaient aller se rhabiller : ils ne seraient plus que des faire-valoir.

L'éclatante supériorité des coureurs noirs aurait pu se manifester bien plus tôt. En 1977, Yves Pinaud, le spécialiste de l'athlétisme africain, l'avait dit ainsi : « *L'athlétisme africain a été frustré de sa grande chance : les Jeux africains de 1929 à Alexandrie, sous la pression des puissances coloniales.* » Ah bon, on avait déjà pressenti la supériorité des coureurs africains ? Pas très étonnant, car c'était peu après la victoire d'un coureur d'Afrique au marathon des Jeux de 1928 : le Français Mohamed El-Ouafi, l'un des grands oubliés de l'histoire du marathon. Car on eut tôt fait d'occulter l'exploit de cet humble homme pauvre qui, venu d'Algérie, avait pourtant servi la France à la fin de la guerre de 1914-18.

Or, en 1929, justement, des coureurs éthiopiens avaient attiré l'attention d'un Français, et pas n'importe lequel. Il s'agissait d'un homme extraordinaire, Pierre Teilhard de Chardin, éminent homme de science. A propos de jeunes Ethiopiens, dans une lettre daté du 8 janvier 1929 le célèbre paléontologue, alors en visite chez Henri de Monfreid, écrit de Diré Daoua : «*Tankalis, Hissas, Caragans ou Gallas [Oromo], ce sont tous de magnifiques corps cuivrés, vraiment incorporés au cadre et à la faune. Ils surgissent mystérieusement, armés de leur lance et de leur couteau; ou bien, sur les pistes (et même quand ils vont en ville, à Harrar par exemple), ils passent, par petites bandes, hommes et femmes, à la file indienne, presque toujours au petit trot. C'est un beau type humain qui se survit.*» (2) Déjà certains ne voulaient d'une confrontation sportive avec ces Africains “presque toujours au petit trot”. Et donc trop avantagés par la nature ? Ah ! le soi-disant fair-play...

Pas question de coureurs venus du populo

Cela n'étonne guère si l'on sait que longtemps, trop longtemps, notre monde de Blancs ne voulut pas des vrais coureurs à pied, les populaires, donc issus du peuple ? Des péquenots aux Jeux olympiques ? Des culs-terreux ? Pas de ça chez nous ! On imagine les hauts cris, les récriminations des gentlemen qui, à l'initiative du baron de Coubertin, avaient ressuscité les Jeux olympiques dès 1894. Eux étaient des sportifs, des vrais, habitués à une activité physique de pur divertissement. D'ailleurs, le sport, lui... Quarante ans plus tôt, dans *Le Sport à Paris* Eugène Chapus avait écrit : «*Le culte brillant du sport implique la grande et aristocratique existence dans la jouissance paisible et continue de ses prérogatives.*» On ne saurait être plus clair. Chapus encore : «*... le sport occupe aujourd'hui une spéciale et belle place. Depuis quelques années, le goût de la jeunesse parisienne se porte avec un entraînement de plus en plus vif vers ces divertissements aristocratiques, ces passe-temps de la belle existence (...)*» Les gentlemen des premiers Jeux olympiques rénovés, comme ils étaient donc ravis de se retrouver entre eux, maîtres et seigneurs dans leur pré carré ! Car on avait banni des Jeux les coureurs affligés de cette tare scandaleuse, gagner de l'argent grâce à la course à pied. En somme, coupables d'être trop pauvres pour avoir des rentes et vivre «*la belle existence*» des gens de la haute.

Pourtant, déjà Louis de Fleurac, coureur bien né, ne se faisait pas d'illusion au sujet de cette coriace hypocrisie naissante. «*Le sport professionnel, écrit-il en 1911, ne nourrit pas son homme. Quand un premier prix est de 20 francs, c'est bien joli. Mais il est le plus souvent de 5 francs. Nous sommes loin des folles allocations que l'on donne en Angleterre. (...) Aussi ne peut-on taxer de professionnalisme des coureurs qui ont fourni un très dur effort pendant une heure pour une somme dérisoire de 5 francs.*» (3)

Oui mais voilà qu'un gentleman, le Français Michel Bréal, brillant linguiste, avait eu l'idée de proposer à son ami le baron de Coubertin de commémorer, au terme de ces premiers Jeux des temps modernes, la course d'un légendaire messager accouru à Athènes pour annoncer la victoire de ses compatriotes sur les

redoutables Perses. C'était bien la moindre des choses, en somme, que d'honorer ainsi cette victoire capitale à Athènes même qui accueillait les Jeux. En foi de quoi, «*Michel Bréal est l'inventeur du marathon moderne*» (Wikipedia). Mais les gentlemen ne se doutaient pas qu'en pénétrant dans le stade Panathénaïkos, Spiridon Louis, simple porteur d'eau devenu le plus populaire des olympionikes, et les autres coureurs venus de Marathon renouvelaient en outre la légende du cheval de Troie. Dès lors, les rastaquouères étaient dans la citadelle de l'athlétisme. Et désormais, il faudrait compter avec eux, les seuls coureurs capables d'emporter alors l'adhésion du populo aux Jeux olympiques, organisés principalement dans un stade et conçus pour le monde des gentlemen.

Un jour lointain, pour sûr que les laissés pour compte auraient leur revanche, après avoir brisé carcans et contraintes et remis la course à pied à sa place la plus naturelle qui soit, hors du stade, et dans la nature des prés et des champs, par les villes et par la montagne, en un mot, partout ailleurs. En attendant, ces pauvres diables auraient à souffrir du mépris des tenants de l'orthodoxie athlétique exercée selon les vues de gentlemen. On songe, par exemple, aux éminents oubliés, comme El-Ouafi, vainqueur du marathon olympique de 1928, et passé à la trappe, ou à cet incroyable Henri Saint-Yves, trop en avance sur son temps, lui qui avait délibérément choisi de vivre des défis du marathon, et qui en 1910 se retira, fortune faite, à 21 ans. Et il y a, bien sûr, les grands coureurs victimes de mesquineries et de coups bas venus d'en haut. Songeons au Français Ladoumègue, le populaire Julot, disqualifié juste avant les Jeux de 1932, ou au Finlandais Nurmi, mis à pied par la Fédération internationale d'athlétisme amateur en avril de la même année. Toutefois, considéré comme amateur dans son pays, Nurmi, ovationné, portera la flamme olympique dans le stade d'Helsinki aux Jeux de 1952. Pour Ladoumègue, le jour de gloire arrivera le 11 novembre 1935 quand une foule en liesse, estimée à plus de 200 000 spectateurs, lui fit fête tout au long d'une course sans pareille, de trois kilomètres à travers Paris. Heureusement, le populo sait reconnaître les siens.

Clopin-clopant, l'athlétisme va sur des béquilles

Par-delà les décennies, un antagonisme perdurera, tenace, qui oppose encore les tenants d'un athlétisme pur et dur, tout imprégné de la conception originelle, aristocratique, voire totalitaire, des relations sociales, aux nouveaux pédestrians, épris de liberté, d'indépendance, et fiers de leur récente popularité. On put même longtemps observer qu'aux plus hautes sphères, cet athlétisme-là, né au XIXe siècle, et donc volontiers élitaire, avait ses propres journalistes, volontiers courtisans. J'en ai rarement vus se commettre avec ces pédestrians modernes que sont les coureurs de fond. Les marathoniens leur ont toujours paru, avant la victoire de l'Américain Frank Shorter aux Jeux de 1972, sinon des bouseux, du moins des incultes, «*de pauvre et de petite extrace*» (François Villon). C'est-à-dire d'une extraction vulgaire, au vrai sens du mot, qui dit bien le populo.

Cela peut faire mieux comprendre la persistance et l'âpreté de certaines oppositions, qui tirent leur substance du temps où la plupart des pédestrians, esclaves, puis serviteurs, étaient donc payés pour obéir. Car l'Athlétisme était et demeura la chasse gardée des fortunés, affairistes corrompus ou non, fervents de "divertissements". Tout comme le C. I. O. qui dès 1980 sut habilement faire monnaie des charmes des Jeux olympiques qui alors semblaient moribonds.

C'est ainsi que l'athlétisme du stade, qui attire de moins en moins la jeunesse, est toujours aussi prisé sous la forme d'un spectacle, parent du cirque. C'est-à-dire quelques tout grands meetings échelonnés dans le cours de leur saison. Et la course à pied dans tout ça ? Dès qu'elle put se libérer du carcan du stade, vive la course la plus naturelle qui soit ! Les marathoniens d'autrefois n'en croiraient pas leurs yeux : des coureurs – et des coureuses ! - partout, partout, partout. Et des marathons de plusieurs dizaines de milliers de concurrents... Les funambules du cirque ne suscitent guère de vocations, au contraire des coureurs qui passent devant vous dans la rue.

Bref, elle est phénoménale la revanche des proscrits. Lesquels ne coûtent rien à la collectivité publique, alors que l'Athlétisme, lui, on ne saura jamais les subventions qu'il a réclamées et obtenues au cours des décennies. «*Et vous pensez que cet athlétisme est mort?*», m'avait demandé un journaliste du bon bord. «*Non, il n'est pas mort, mais il me semble moribond. D'ailleurs, regardez ses béquilles et ses prothèses.*»

«*Chassez le naturel, il revient au galop.*» La course d'aujourd'hui, quelle plus juste illustration de cette pensée du poète Horace ! Bien sûr qu'il n'a jamais été naturel de tourner en rond sur un stade. Mais galoper par les champs et par les prés, par les routes de la plaine et les sentiers de la montagne, pour ça oui ! Et il y a le vieux sens de naturel : natif d'un pays. Ainsi donc, chassez les naturels de pays africains, et tôt ou tard vous verrez ce que vous verrez...

Bien avant que paraisse l'invitation "courez tous avec nous", arborée dès 1972 sur les t-shirts de milliers de bipèdes de notre temps, qui se réclament de Spiridon, l'aimable poète Eustache Deschamps, exilé en Angleterre au XVe siècle, avait écrit :

*Exercitez-vous au matin,
Si l'air est clair et enterin [pur],
Et soient vos mouvements trempés [exécutés avec mesure]
Par les champs, ès bois et ès prés.
Et si le temps n'est de saison,
Prenez l'esbat en vo maison.*

Aujourd'hui, nous avons donc la course-spectacle, encensée à outrance par les médias. Sans le moindre état d'âme, et pour cause: ils vivent de la sueur des autres, ces saprophytes (4) ! Et il y a l'autre course, celle que nous continuons à

aimer, malgré tout, tant est réel, vital, voire troublant, le plaisir que nous en tirons. Cette course-ci, hélas, elle aussi courtisée par ces «*monstres froids*» que sont les rapaces de la finance.

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers, / Picoté par les blés, fouler l'herbe menue... Tout comme pour le jeune Rimbaud, notre course ou marche de bon vivant est la plus naturelle qui soit. M'est avis que c'est elle aussi qui explique l'actuel et spectaculaire regain du marathon et le boom prolongé des courses hors stade, préparées surtout «*dans les sentiers*» et sur «*l'herbe menue*» afin de vivre ensemble, de temps en temps, d'intenses moments présents. C'est ce qui m'avait fait dire, en 1977, en revenant de la course de Nazaré, au Portugal : «*Les pelotons de coureurs ont grossi dès que les églises se sont vidées.*» (5)

A l'image de la marche et de la randonnée, venues du fond des temps et si chères aux pèlerins d'aujourd'hui, cette course-là, que nous avons tant aimée, vivra toujours, tant elle est indispensable à la santé de l'homme-tronc, sorti du bureau, extrait de l'automobile, puis rivé à l'écran de la télévision, et bientôt idéale proie d'une mort prématurée. Parodiant Ronsard, je me risque donc à dire : Courez si m'en croyez, n'attendez à demain, vivez dès aujourd'hui...

Revenue de la montagne proche, Fantou m'a tendu hier soir un bouquet de tiges d'eucalyptus, en disant : «*Il paraît que c'est bon contre la bronchite, peut-être aussi contre le virus.*» Elle a ajouté : «*J'ai de nouveau vu Kénénisa. Il était avec sa femme et leurs quatre enfants. Tous couraient, lui loin devant, et sa femme derrière les enfants.*» Et voilà une fois de plus réalisé le souhait de Spiridon, il y a près d'un demi-siècle : courez tous avec nous ! A la bonne heure !

© Noël Tamini, Addis Abeba

(1) Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres de voyage*, 1923-1939, Grasset, 1956.

(2) Henry de Monfreid, *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie*, 1933.

(3) Louis de Fleurac, Failliot, etc., *Les Courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, 1911.

(4) Tirée du dictionnaire Robert, cette définition a tout pour plaire. **Saprophyte**. «*Qui tire les substances qui lui sont nécessaires des matières organiques en décomposition.*» Celles-ci propres à tant de sportifs de “haut” niveau, malheureux *morituri* gangrenés par le dopage, après avoir été mobilisés par l'appât du gain, puis assourdis par les trompettes de la renommée.

(5) Au Portugal, il y avait eu la “révolution des œillets”, en 1974, qui mit fin à la dictature de Salazar, instituée en 1933. Auparavant, et on tend à l'oublier, le concile de Vatican II (1962-1965) avait soufflé un bel esprit de liberté. Ou, pour mieux dire : de libre pensée.

Photos N. Tamini

- Fantou, étudiante et coureuse oromo

- Marathoniens du temps d'avant le raz-de-marée populaire. Ils étaient sept aux Jeux balkaniques de Bucarest en 1982. Surpris en voiture, l'un d'eux sera disqualifié.

